

CHAPITRE PREMIER

Lorsque « Madame Carmela » (Maïté Le Bobinnec pour l'état civil) retourna la carte, elle ne put réprimer un tremblement.

— Alors ? s'enquit avec avidité sa cliente.

Alors... Comment lui dire ? Pour la première fois, elle ressentait ce sentiment diffus, aussi magnifique que terrifiant, dont parlent les voyants. D'un mouvement brusque, elle referma son jeu de cartes.

— Ça suffit ! Le fluide ne passe plus, je ne vois plus rien !

— Mais... commença la brune maigrichonne qui lui faisait face.

« Madame Carmela » ne lui laissa cependant pas le temps de continuer.

— Revenez un autre jour ; aujourd'hui, ça ne sert à rien.

Puis elle ajouta, devant la mine déconfite de la jeune femme :

— Ne vous inquiétez pas, vous n'avez rien à payer.

Et elle l'entraîna vers la porte, la chassant plutôt que la raccompagnant.

Une fois seule, « Madame Carmela » ôta sa blouse constellée d'étoiles et son turban bleu nuit, redevenant ainsi Maïté Le Bobinnec. Cela faisait quelques années, maintenant, qu'elle

s'était auto-proclamée « voyante ». Les tarots, pendule, boule de cristal ou autre instrument divinatoire n'avaient plus de secret pour elle, après qu'elle eut reçu une solide formation. L'expérience avait fait le reste. L'expérience, et l'intuition, surtout. Un peu de mise en scène par-dessus, et le tour était joué. Elle avait réservé une pièce de son appartement parisien à ses consultations et rapidement, elle avait acquis une petite notoriété. Les affaires n'avaient jamais aussi bien marché qu'en ce moment, d'ailleurs. Il faut dire que le mysticisme était à la mode : face à un avenir incertain, le commun des mortels cherchait à se rassurer, en connaissant les choses avant qu'elles n'arrivent. À quoi cela servait-il, en définitive ? On n'allait pas contre son destin...

Elle haussa les épaules ; après tout, cela n'avait pas d'importance. L'important était ce qu'elle venait de ressentir. Oh, elle avait déjà tiré « La Grande Faucheuse », et elle s'efforçait toujours de ne pas effrayer ses clients, leur distillant seulement d'habiles mises en gardes. Mais là... elle venait de voir *sa* propre mort ! Bien sûr, c'était peut-être un effet de son imagination, mais non... c'était trop fort. La prédiction était terrifiante. La peur la pénétrait lentement, tel un insidieux poison. C'était une évidence, et il n'y avait aucune fuite possible : ne se répétait-elle pas qu'on n'allait pas contre son destin ? Sa vie était écrite, et la carte venait d'en tracer le dernier mot : « FIN ».

Elle sursauta lorsqu'on frappa à la porte. Le client suivant ! Elle l'avait complètement oublié, celui-là. Un à un, elle ouvrit les trois verrous qui la protégeaient du monde extérieur, prête à chasser son visiteur : « Madame Carmela » ne ferait plus de prédictions.

Mais ses traits se figèrent avant qu'elle n'ait eu le temps d'articuler le moindre son. Elle avait compris, elle l'avait reconnue : la Mort lui faisait face ! Et bientôt, le sang coula à flots.

Pourquoi ce soir-là ?

Quelque part, un témoin ferma les yeux. Mais il continuait à voir...

« Le corps d'un homme a été retrouvé ce matin dans les vestiaires d'un club de sport parisien. La victime, un paisible informaticien d'une trentaine d'années, a été égorgée puis mutilée par son agresseur. Aucun témoin, c'est la femme de ménage du club qui l'a découverte. D'après une source bien informée, la police serait déjà sur une piste.»

La sonnerie du téléphone interrompit la voix de la journaliste, et Morgane baissa le son du poste de télévision avant d'aller répondre.

— Allô ? fit-elle sans quitter l'écran du regard.

— Duverger à l'appareil. Avez-vous regardé le dernier journal télévisé ?

Elle approuva du chef, même s'il ne pouvait pas voir.

— C'est ce que je faisais.

À ce moment, sur l'écran, on pouvait voir une jeune femme affolée, un bébé dans les bras. Elle parlait en regardant la caméra d'un air suppliant. Un sous-titre indiquait qu'il s'agissait de la femme de la victime. Elle pleurait son cher disparu. Morgane ressentit un pincement au cœur, plus de compassion même pour l'épouse restée seule que pour le mari supplicié.

— Morgane ? Vous êtes toujours là ?

L'inspecteur Duverger la rappelait à la réalité.

— Oui, je regardais sa femme.

Il soupira.

— Hum, c'est triste, cette histoire. À propos, vous souvenez-vous de notre dernière conversation ?

Bien sûr qu'elle s'en souvenait ! Ils avaient eu une longue discussion sur les tueurs en série, et Morgane avait affiché avec rage

son antipathie pour ces êtres malsains qui se croyaient héritiers du droit divin de vie et de mort. Le simple fait que des gens puissent être éliminés parce qu'ils entrent dans la catégorie qu'exécuter un tueur la révoltait. Qui sait, peut-être serait-elle la cible d'un tueur de femmes âgées d'une trentaine d'années, célibataires et conduisant une moto ? La perspective d'être un jour une cible non parce qu'elle avait fait quelque chose, mais parce qu'elle *était* quelque chose la mettait hors d'elle ; c'est pourquoi elle avait affirmé à l'inspecteur Duverger qu'elle mettrait tout en œuvre pour coincer le prochain tueur en série qui aurait le malheur de croiser sa route !

Il faut dire qu'elle n'avait pas eu jusque-là l'occasion d'en rencontrer : détective privé, elle avait eu à élucider quelques crimes, mais qui répondaient toujours à une logique bien huilée, des meurtres qui avouaient une finalité implacable. Mais de tueur en série, que nenni...

— Notre conversation sur les tueurs en série ? demanda-t-elle.

Quel rapport ? Les informations ne mentionnaient qu'un crime...

— Si vous pouviez me rejoindre au commissariat, je vous expliquerai.

Cette fois, la curiosité de Morgane était aiguisée. Elle aurait bien voulu en savoir plus là, tout de suite, elle pensa même insister, mais c'était peine perdue. Il ne lui confierait rien par téléphone.

— C'est d'accord. Je serai chez vous dans une petite dizaine de minutes.

— Une dizaine de minutes ?

Son ton était dubitatif. Le poste de police n'était pas dans le même quartier que Morgane et il devina qu'elle utiliserait cette fois encore son terrible engin.

Il avait toujours eu peur des motos. Quelquefois, il avait été le passager de Morgane, lorsqu'ils étaient sur une même enquête, mais uniquement quand une urgence ne lui avait pas donné le

Pourquoi ce soir-là ?

choix. Et chaque fois, il avait cru défaillir et chaque fois, il s'était promis de ne pas recommencer.

Il n'eut cependant pas le temps d'en dire plus, Morgane avait déjà raccroché.

La carte. Cette carte qui annonçait la fin. Les yeux de cette femme, si bleus, si profonds, si empreints d'une détresse incomparable. La blouse aux étoiles, posée négligemment sur le dossier d'une chaise, comme un morceau de l'univers prêt à se déchirer.

Tout ça lui revenait. Mais le pire, ce qui chaque fois provoquait chez lui des spasmes incontrôlables, c'était la vue du sang, le sang qui coulait à flots, baigné par l'éclat jaillissant de la lame effilée. Cette lame qui frappait, frappait...

Et lui, pauvre mortel, n'était autre qu'un témoin indésirable, mu par une volonté plus forte même que la sienne. Il ne voulait pas assister à cette scène, mais il ne pouvait pas s'en écarter. Comme la femme aux étoiles, il subissait son destin.

Et le sang continuait d'affluer.

— Morgane, je vous présente Quentin Lecuyer.

Morgane dévisagea l'homme qui lui faisait face, un séduisant brun d'une trentaine d'années à l'allure décontractée et aux yeux... Ses yeux, comment les décrire ? Comme hypnotisée, elle pouvait difficilement détacher son regard des yeux de Quentin Lecuyer. Bleus, profonds, elle semblait s'y perdre, et cette impression ne lui rendait pas le personnage franchement sympathique. Était-ce pour le rencontrer que Claude Duverger lui avait demandé de venir au commissariat ?